

Isabelle RÜF | Le Temps | 9 septembre 2016

En 2013, avec *Liberté dans la montagne*, son premier roman, Marc Graciano a fait sensation: le voyage d'un vieil homme et d'une petite fille était décrit avec minutie, comme un livre d'heures enluminé, sans psychologie, dans une écriture litanique. Une grande douceur éclairait un Moyen Age anachronique, traversé de scènes d'extrême violence. En 2015, *Une Forêt* profonde et bleue réitérait l'émerveillement et l'étonnement. Une jeune guerrière défaite et violentée soignait ses blessures auprès d'un mège, un guérisseur muet. Là aussi, la beauté pure de la nature contrebalançait une violence parfois insoutenable.

« Au pays de la fille électrique » clôt la trilogie: cette fois, Marc Graciano quitte son univers médiéval. Le voyage de la fille se déroule aujourd'hui, dans les forêts, le long des autoroutes, dans les friches urbaines. Le récit s'ouvre sur une scène difficilement supportable: quatre hommes ivres, drogués, chacun d'entre eux ignoble à sa façon, abusent longuement de la fille. Leur langage est d'aujourd'hui, sommaire; le narrateur, lui, a gardé le registre sobre et précis de ses débuts. Des phrases brèves, enchaînées par des «et», des «il y avait», qui finissent par former de longues périodes hypnotiques. Avec toujours le souci méticuleux du terme précis.

Finale somptueux

Après ce coup de poing d'une vingtaine de pages qui laisse la fille comme morte, le récit se transforme en road movie solitaire. Pieds nus dans ses Huggs, elle marche le long des routes; les vêtements, dont elle ne se sépare que pour les laver, sont usés, «élavés»: même si les noms de marques contemporaines (Levi's, Diesel) ont remplacé les termes archaïques à consonance médiévale, Marc Graciano a gardé le goût des termes précis, qu'il s'agisse de fleurs, d'animaux ou d'objets.

La fille (les personnages n'ont jamais de nom) transporte ses biens matériels dans un sac-poubelle qu'elle porte «comme le père Noël son sac». Elle ne mange presque rien, du Nutella, des sucreries qu'elle achète ou dérobe. Ses vêtements et son corps sont l'objet de soins méticuleux: on dirait que jamais elle ne réussira à effacer les traces de ce qu'elle a subi et à quoi il n'est plus jamais fait allusion, si ce n'est dans un finale somptueux et stupéfiant qui éclaire peut-être le titre mystérieux.

Où va-t-elle? On apprend, au hasard d'un interrogatoire, qu'elle se dirige vers l'Océan. Pour se laver encore mieux? Sur sa route, de rares rencontres, un bref séjour dans une institution psychiatrique après qu'elle s'est fait arrêter, un infirmier qui comprend et respecte son silence. Quelques animaux aussi. Tant qu'elle le peut, elle évite le commerce des hommes. Quand on a lu les deux premiers romans de Marc Graciano, cette transposition à l'époque actuelle est troublante. Son écriture y perd en exotisme mais garde son étrange poésie et son économie immédiatement reconnaissable. Où ira Graciano, maintenant que se clôt cette trilogie? On attend la suite avec intérêt.

Richard BLIN | Le Matricule des Anges | septembre 2016.

C'est sur des hoquets de nuit, le supplice d'une jeune femme souillée, abyssalement, par la scabreuse industrie de quatre violeurs, que s'ouvre le troisième roman de Marc Graciano, après *Liberté dans la montagne* (2012) et *Une forêt profonde et bleue* (2015), tous deux chez José Corti. Un prologue qui montre le désir qui tue, l'infinie cruauté des hommes, et met en scène ce que Sade appelait le bourbier du vice humain, le Mal tel qu'il est, que personne ne veut le voir. Graciano, lui, montre la réalité du viol, systématique et hiérarchisé, d'une fille avant son abandon sur le sol d'un hangar désaffecté.

« Elle ne faisait plus que geindre maintenant, comme un animal qui est revenu crever dans son nid. » À ce prologue succède 84 séquences nous entraînant dans le sillage de celle qui, jugée intolérablement belle, sans doute, a été laissée toute brisée. On la retrouve en train de marcher le long d'une route. « Elle avait attaché une dread, avec un petit élastique rose, des plumes d'oiseaux qu'elle avait trouvées belles et les plumes flottaient doucement dans les remous de l'air durant sa marche. »

Murée dans son silence, elle avance, et par ce mouvement qui la porte en avant, elle tourne ostensiblement le dos à ce qu'elle laisse derrière elle. Elle marche pour sortir de la nuit ou verte au fond d'elle-même, pour accorder douleur et paix, rompre avec toutes les formes d'aliénation. Entre fuite et quête de soi-même, elle marche, entièrement vouée à l'éclat furtif de la vie réduite à ses données élémentaires - se nourrir, se laver, dormir. Une manière d'être totalement présente à l'ici maintenant, à ce précaire et à ce transitoire qui font le « dévêtu » de la condition humaine. Un cheminement qui passe par un rapport spécifique à la nature, aux animaux et aux éléments, relève de l'art d'entrelacer son intimité au monde. Qui offre à vivre des instants traversés de grâce plus ou moins turbulente ou des journées où rien ne se passe que le mûrissement du moment où quelque chose arrivera, où il sera nécessaire de faire face à l'imprévu, à la fièvre, aux gendarmes, à l'hôpital psychiatrique...

Des scènes ou des situations qui font chacune l'objet d'une séquence répondant toujours à la même formule: une séquence = un chapitre = un paragraphe = une phrase. Tout l'art de raconter de Marc Graciano réside dans cette façon d'épouser le réel dans ses moindres méandres, de décrire les gestes, les soins et les besoins du corps aussi bien que le monde parallèle des animaux, des oiseaux ou de ceux qui savent voir, dans un marais par exemple, un être vivant, « un être unique et doté d'esprit ». Un art qui passe par la souplesse rythmique d'une phrase qui enchaîne les propositions les unes aux autres à l'aide de « et » ou de « puis ». Une phrase qui a quelque chose d'héroïque dans son obstination à les accumuler comme pour mieux souli-

gner la façon dont les choses se dévoilent progressivement à la vue. Toute une stratégie du faire voir – du détail qui fascine ou de la sensation qui contient tout un univers – est ici à l'œuvre) travers une esthétique de l'émergence, un art des notations qui cristallisent la vérité d'un geste ou d'un lieu. Un style, une manière de découper le réel, qui donnent à sentir l'épaisseur du visible autant que son existence muette et qui, conjoints au côté litannique de la description, contribuent au caractère envoûtant de cette prose. Rien de plus fascinant, en définitive, que la précision, l'entrelacs du dire et du voir, pour suggérer les douceurs invincibles du pays de la fille électrique.

Interview de Marc Graciano par Anik Schuin |

émission Versus [sur Espace 2] du 28 septembre 2016.

Le prologue à cette histoire d'errance est à peine soutenable. Sur 30 pages, Marc Graciano ne nous épargne rien du lynchage suivi du viol d'une très jeune fille par des loubards imbibés d'alcool et de drogue. Peut-être fallait-il exposer toute cette violence pour nous faire comprendre la situation extrême dans laquelle bascule cette fille jamais nommée et qui n'aura de cesse que d'avancer vers l'océan, en rupture totale avec la société. Fidèle à son rythme scandé par les répétitions et le goût du détail, à ses longues phrases qui nous entraînent vers des régions inconnues, l'auteur, avec ce 3ème récit, aborde néanmoins une époque qui nous est familière et qui inquiète, la nôtre.

Interview de Marc Graciano sur Rock'n page

Les libraires aiment :

Emmanuel Requette | Librairie Ptyx | Bruxelles

Hélène Woodhouse | Librairie le Bateau livre | Lille

Marc Michiels | Le Mot et la chose |

Dans son nouveau roman, paru aux éditions José Corti, tout l'art envoûtant de Marc Graciano réside dans cette façon singulière qu'il a d'épouser l'épaisseur du visible par la grâce de la description. Existence muette de l'inconfort, rivière de l'élaboration du vivant qui cherche la rédemption par la quête des origines et des métamorphoses. « Au pays de la fille électrique » est un conte magique, charge électrique intense qui vous laissera inerte entre la vie et le monde du mal séparés par les lumières incandescentes, les entrelacs du rêve et de la réalité où l'ambiguïté de la tragédie contribue au caractère dérangeant et insoutenable de la narration.

Berceau de la vie, lieu et lien « placentasmique » du renouveau, mais pas dans le même corps ! Pas dans la même tête, mais dans un monde qui sans cesse a besoin d'un nouvel être telle une bûche dans une cheminée. Pour que le feu brûle, pour que la flamme des désirs crépite par une couleur sang dans le couloir de la mort, dans la cheminée de l'immortalité. Marc Graciano nous parle du « viol-rance » de la violence, violence immémoriale de l'humanité, révélée par le théâtre macabre des bêtes assoiffées de haine envers les femmes ; comme pour mieux se libérer de leurs semences maudites.

Comme si la normalité, l'absolue nécessité du balancement entre le mal obstiné et la beauté devait être le lieu où tout se déchire pour mieux renaître. Comme pour mieux nous préparer doucement par l'ablution quotidienne de nos turpitudes à l'aboutissement de l'eau primitive, le grand Océan. Une métamorphose du désordre par la permanence du vivant, où, le chemin « traversant » ouvre la vie par le silence de soi, vers une mer(e) nature, comme une chrysalide transfigurée entre chenille et papillon, entre une mer d'huile et un tsunami.

La vie des êtres serait-elle finalement pour l'auteur la fusion impossible des matières humaines distinctes mais nécessaires au

grand tout, le sillon du vent sur le sable et que la mer viendrait effacer, des lumières jaunes scintillant avec pureté dans la nuit éthérée et étoilée ?

Sans doute doit-on tous y passer, « disparaître définitivement » et devenir tour à tour, bourreau, victime, ou guérisseur ? Normal donc que l'ouvrage se décompose en trois actes, une comédie du sens, entre pureté et souillure, entre silence et distance, entre lumière et lumière électrique, entre reconstruction et « rêvelation » ! « Au pays de la fille électrique » clôt la trilogie, semble-t-il ! Avec toujours les mêmes obsessions. Comme si ce qui était important pour l'auteur était de permettre une réécriture, l'impermanence des temps dans la permanence des thèmes, – même si celle-ci est plus épurée –, sur une blessure hypnotique et ritualisée, que l'on préfère enterrer et qui n'arrive pas à se cicatriser malgré les ablutions nécessaires. Mais qui en réécrivant le caractère immuable de l'obsession n'a de cesse que d'exprimer un éternel retour. Rendre possible une rédemption réinventée, vécue, par la promesse d'une atomisation de l'être.

Le créateur, se fait alors personnage, comme s'il était le seul à pouvoir soigner après avoir détruit. Il se fait nature de l'âme à la place du corps de la nature, un être magique, le mage de l'être, le « mère ». Une incursion bienveillante dans cette narration sans psychologie, sans attachement de l'héroïne à ce qui l'entoure, en rupture totale avec la société, avec l'être humain, murée dans son silence. Elle avance sans un retour en arrière, le regard fixe par un flot continu de descriptions minutieuses, discontinu par les espaces traversés. Par une écriture litanique, descriptive faisant office d'un racloir sur l'humus d'une Forêt profonde qui n'est plus tout à fait bleue. Que l'on traverse, pour permettre le repos jusqu'au vortex des courants transparents par leur grande pureté et qui coule on ne sait où, vers le grand Océan probablement !

« ... Ils regardèrent silencieusement le parc, comme ils l'avaient fait à chaque fois, puis le jeune infirmier se mit à lui parler sans la regarder et il lui dit qu'il ne bénirait jamais assez le jour où

elle avait été hospitalisée parce que c'était ainsi qu'il avait pu la rencontrer, et il lui dit qu'elle était un être rare et beau qu'il était heureux qu'elle existe, et lui dit qu'il ne savait pas ce qui s'était vraiment passé pour elle mais que c'était sans doute, peut-être, il serait pour elle toujours impossible de parler, mais il dit que, quoi qu'il se soit passé, ça n'avait pas pu entamer sa valeur et sa beauté, que ça n'avait pas pu fondamentalement l'abîmer, puis il garda le silence... puis il se tourna vers elle et elle vit qu'il pleurait, et il pleura librement en laissant bien rouler les larmes sur ses joues et sans les essuyer ni rien, et elle sentit qu'il ne pleurait pas pour lui, ni qu'il pleurait sur elle, mais qu'il pleurait pour elle, et qu'il était heureux de pleurer pour elle. »

Porte ouverte d'une cage désaffectée des rêves, par la grâce de la suspension du langage, ce road movie poétique du regard crée des effleurements d'un intime enfermement. D'un hangar de la rupture ou la jeune femme d'une grande taille, maigre, qui possédait des cheveux longs, laissée seule et pour morte dans le noir nous entraîne dans l'épilogue qui fait réponse au prologue. Comme ramené dans une lumière crue et blanche d'un espace vide où est échoué un grand cygne blessé, noir par les tâches d'un liquide saumâtre des corps suspendus, électrique par cette force divine qui ferait bouger et voler « l'âmage » de cette marionnette en bois « comme un imago après qu'il soit sorti de la rivière, comme une phalène prise dans l'aura d'un lampadaire... »

Qui pourrait alors apaiser le cœur du lecteur chaviré entre l'innommable et la beauté, trouver la clé du cadenas de la raison d'un auteur qui semble prisonnier d'un idéal inatteignable comme un numéro 6 où laisser libre cet oiseau de paradis, virevoltant sur le sol humide où naviguent au gré du ressac les larmes des marées ?

« ... Elle se disait que ses paupières étaient comme des petits êtres autonomes et aveugles et vivants qui auraient voulu capter leur environnement à l'aide de leurs cils vibratoires, ou des pa-

pillons qui se seraient cherchés pour s'accoupler, et elle trouva bizarres les pensées qu'elle avait maintenant... »

« Au pays de la fille électrique » épouse par sa poésie, un langage salvateur qui ne vous quittera plus, comme un parfum qui remplira le cœur de vos certitudes, de votre rapport au monde, rongé par les servitudes que l'on s'impose alors que l'impossible est toujours possible. Un texte à rencontrer au coin d'une rue, au coin d'un lampadaire, scintillement impur des lumières de la ville, où l'ombre des loups se fixe sur le mur gris de la nuit, c'est que votre heure est venue !